

briguer son alliance, comme une des plus nobles qu'elle pût envier.

Napoléon voulut voir son lycée, s'assurer par lui-même que tout était bien, porter enfin son regard d'aigle dans cet établissement qu'il affectionnait. La guerre était l'aliment le plus certain de son empire, Napoléon cherchait tous les moyens d'inspirer à la jeunesse le goût de l'art militaire ; il ne négligeait rien pour entretenir dans ces jeunes tête l'amour de la gloire et de la vie des camps. Les glorieux bulletins de nos armées étaient lus au réfectoire et toujours suivis des cris mille fois répétés de : vive l'empereur ! Ce n'est pas tout ; il avait envoyé au lycée des fusils anglais, et un brave officier de la garde impériale avait été chargé, avec un sous-officier, de faire des soldats de tous les jeunes écoliers.

Il serait difficile de faire comprendre aujourd'hui avec quel enthousiasme ces braves enfants se pressaient à cette espèce d'initiation à la gloire de l'époque ; ceux qui jadis aimaient tant la balle, la corde ou le cerceau, ceux qui attendaient autrefois avec tant d'impatience la récréation du midi pour jouer aux *barres* ou à *vistre*, ne pensaient plus qu'à une chose, à obtenir l'honneur de faire partie du bataillon qui, sous les ordres du capitaine Bernier et du sergent-major Colombeau, faisait l'exercice pendant la récréation du dîner, sous ces beaux marronniers qui ombrageaient la rue des Fossés-Saint-Victor.

On attendait donc l'empereur. Tout était en émoi dans le lycée ; trois jours de suite, on fit des préparatifs ; trois jours on attendit en vain. Le quatrième, enfin, le grand empereur arriva à l'heure du dîner ; un poste d'honneur avait été placé à la porte d'entrée, et deux factionnaires veillaient en dehors. Aussitôt que, de loin, on aperçut le cortège impérial, le cri : aux armes ! se fit entendre ; l'état-major scientifique du lycée se rassembla sous la porte pour complimenter l'empereur ; des détachements des chasseurs de la garde et des dragons de l'impératrice précédaient et suivaient la voiture de l'empereur, qui mit pied à terre au milieu des vivats mille fois répétés par la foule qui encombra la place Saint-Étienne-du-Mont. Au moment où Napoléon allait franchir le seuil du passage qui conduisait à la première cour, l'un des factionnaires dit d'une voix ferme :

“ *Sonnez ! sire.* ”

Napoléon, qui n'entendit pas bien, s'arrêta. Il fallait voir quels regards menaçants partaient du groupe des professeurs et se dirigeaient sur le jeune factionnaire.

“ Qu'a dit cet enfant ? reprit l'empereur.

— Sire, dit l'enfant, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté : *Sonnez !*

— Sonner ! Et pourquoi faire ?

— Je vois dit le jeune lycéen, que la mémoire de Votre Majesté est en défaut. ”

Les regards irrités des proviseurs, gérants et professeurs, devinrent plus étincelants.

“ Que veux-tu dire ? dit l'empereur en prenant l'oreille du petit factionnaire.

— Je veux dire qu'il y a douze ans, Votre Majesté, ayant eu la bonté de me placer en faction, m'a donné pour consigne de ne laisser entrer chez elle personne sans lui dire : *sonnez !* Je ne l'ai pas oublié, moi.

— Effectivement ! A Lyon, n'est-ce pas ? Oui, je me rappelle fort bien ; mais tu es devenu si grand ! C'est bien, je suis content de toi : tu présentes les armes avec toute la régularité exigible. Je te reverrai tout à l'heure. ”

Après que l'empereur eut examiné les classes, les dortoirs, le réfectoire, etc., qu'il trouva d'autant mieux arrangés qu'il y avait quatre jours qu'on l'attendait, il revint dans la cour où le bataillon était sous les armes, Le manie-ment d'armes, les conversions, les changements de front furent exécutés avec une précision qui faisait honneur aux instructeurs. On avait retardé jusqu'à cette visite solennelle une promotion de sous-officier ; elle eut lieu devant l'empereur. Le grade de sergent-major était le plus élevé à conférer ; il fut donné à Jubé, bon et digne garçon qui, après avoir fait honneur et gloire toutes les campagnes de Sax et de France, consacra, lorsque vint la paix, ses talents à l'éducation de la jeunesse. Soit que la faveur spéciale accordée au jeune factionnaire de Bonaparte par l'empereur Napoléon eût influencé les autorités du lycée, soit que l'empereur eût recommandé son petit factionnaire, il n'en est pas moins vrai que ce dernier fut nommé caporal, chargé de la bouteille à l'encre, ce qui lui conférait tout à la fois des fonctions militaires et administratives.

Plusieurs années s'écoulèrent encore, sans que le jeune lycéen revît son protecteur ; mais un jour, — c'était au commencement de 1813, — Napoléon, qui avait alors à lutter contre toute l'Europe, voulut, pendant un voyage qu'il fit à Paris, visiter l'école militaire de Saint-Cyr. Il entra dans la politique de l'empereur d'avoir l'air de s'occuper de petite chose pour faire croire que les grandes ne le tourmentaient pas. Il vint donc à l'école militaire et examina tout avec soin.

“ Sire, lui dit le général commandant l'école, il y a un élève qui est au cachot ; il a commis une faute grave, et j'ai cru devoir user de sévérité.

— Qu'a-t-il fait ? demanda l'empereur.

— Sire, il a provoqué son sergent en duel, et il l'a blessé d'un coup de compas ; car je dois dire à votre Majesté que les élèves n'ayant pas à leur disposition des armes propres au combat, les deux délinquants ont jugé à propos de briser un compas de mathématiques et